

## Soyons audacieux

### Réponse à la réponse à ma réponse à la réponse d'Armelle Enders à mon article : « Le lusotropicalisme comme idéologie de l'amour dans la servitude »

**U**n certain nombre d'équivoques ont pu être levées entre A. Enders et moi-même à l'occasion de nos échanges vivifiants. J'essaierai de conclure la controverse en tentant de lever deux ou trois malentendus qui persistent et nous séparent encore.

#### Encore l'histoire

L'histoire n'est assurément pas un tas aléatoire d'événements passés, et A. Enders a raison de rappeler qu'elle résulte de la reconstruction d'un certain nombre d'événements révolus dans un récit ; nous en sommes bien d'accord et, à cet égard, il n'y a ni plus ni moins d'histoire, naturellement, dans la culture brésilienne que française ou états-unienne, cela va de soi.

Pourtant, il n'y a d'« histoire dans la culture », à mon sens (c'est du moins la signification que je donne à cette expression si controversée), que lorsqu'il existe plusieurs récits collectifs divergents des mêmes événements passés, et lorsqu'une argumentation contradictoire de l'interprétation des faits s'impose sur la scène publique où elle se déploie et y constitue un enjeu politique. C'est d'ailleurs, me semble-t-il, une des caractérisations possibles de toute situation dite démocratique depuis la *stasis* grecque ! Aucun des récits contradictoires ainsi engagés sur la scène publique ne présente *a priori* un caractère moins « mythique » ou « légendaire » que les autres, puisque aucun récit ne peut échapper à la loi de méconnaissance qui affecte la formation de tout discours. Je désirais simplement pointer, dans mon article, l'inexistence d'une telle pluralité des récits historiques collectifs et argumentés pour se déployer sur la scène publique brésilienne (et plus largement latino-américaine), et donc le fait qu'il n'y existait pas d'argumentation historique contradictoire de portée collective et présentant quelque enjeu politique (hors des milieux académiques évidemment). Telle était donc la signification, pour moi, de l'expression « ablation de l'histoire dans la culture » : je visais explicitement le fait unanimiste (qui ne me paraît

pas intelligible indépendamment des exigences de folklorisation, etc.). En ce sens, j'écrivais en effet – et je réécrirai aujourd'hui – que l'« imagerie édifiante du lusotropicalisme ne fut jamais soumise à la discussion argumentée », sous-entendant naturellement : « sur la scène publique (politique) » ; la scène académique est exclue de l'affaire, à moins qu'elle ne contribue à la folklorisation sous l'autorité savante du culturalisme ou du populisme théoriques.

L'important n'est donc pas de savoir si on « commémore » ou pas, puisque tout le monde commémore, mais de savoir si on se bat ou non, si on débat ou non, avec quelle passion et quels enjeux dans l'actualité (à l'occasion ou non d'une commémoration, cela n'a rien à voir), en référence à une pluralité d'interprétations collectives des événements passés. Il est à mes yeux indifférent de préserver l'expression d'« ablation de l'histoire dans la culture » (peut-être provocante et donc impropre), pourvu que ce point soit entendu : l'unanimité existe, il suppose une relation collective particulière à l'histoire commune qui mérite d'être analysée. Il n'y a là aucune « trouvaille » : « la belle affaire » diront même ceux qui connaissent bien le phénomène et l'interprètent depuis toujours comme un trait (malheureux ou charmant, peu importe) de la culture ; ils auront raison, il n'y a là rien de nouveau. Mon seul souci a consisté à poser le fait comme justiciable d'une autre interprétation que culturaliste. Je ne dispose pas moi-même d'une telle interprétation : je pose le problème et propose des pistes, forcément fragiles parce que trop massives, mais je persiste.

### **Tout le monde s'aime**

Armelle Enders a raison de dire par ailleurs que la « France adorable » existe, puisqu'aucun groupe social ne saurait advenir à l'existence et s'y maintenir indépendamment du narcissisme élémentaire de la communauté : indépendamment de ces images provoquant, légitimant et alimentant l'amour des membres du groupe pour eux-mêmes en tant que membres du groupe (les liens sociaux ne sont pas tissés d'autre chose, avant qu'ils ne se défassent dans la haine, la défiance ou la guerre). Or la France est un groupe social parmi d'autres et, en ce sens, il existe de la « France adorable », comme il existe d'ailleurs de l'« Historien adorable » ou de l'« Anthropologue adorable », etc. : c'est-à-dire des images idéales de l'historien ou de l'anthropologue, fussent-elles confuses et à peine conscientes, auxquelles Armelle Enders et moi-même aspirons à ressembler pour parvenir à nous aimer nous-mêmes ! N'en déplaise à Armelle Enders, je préciserai donc, puisque cela ne semble pas aller de soit et qu'elle m'encourage à « parler haut et clair », que l'instance imaginaire du « Brésil adorable » me paraît occuper une place et une fonction dans la représentation collective de soi au Brésil, qui n'est pas identique à la place occupée par l'instance équivalente en France ou aux États-Unis par exemple.

**Je dirai grossièrement, s'agissant de la France qui nous est plus familière, que...**

... l'accès à la « France adorable », c'est-à-dire à la France idéale, instance imaginaire et objet d'amour collectif, est suspendu à l'instance symbolique des Idéaux de la France. Que ces Idéaux soient valables ou débiles, séduisants ou repoussants importe peu : ils existent dans l'ordre symbolique cette fois, et c'est bien pourquoi, comme le note Armelle Enders, on a pu parler d'amour « sacré » de la France « inculqué par l'École » – comme on parle d'amour sacré à propos de n'importe quelle patrie. Cet amour-là a existé pour le meilleur et pour le pire en Europe comme on sait, car il peut être éminemment menaçant pour les voisins. Il suffit de relire un de nos historiens (non des moindres et peu suspect d'avoir contribué à produire une « idéologie nationale », Marc Bloch dans *L'Étrange défaite*), pour mesurer à quel point l'amour de la patrie peut être suspendu à la mobilisation des Idéaux symboliques de la patrie en question (en l'occurrence, en France, ils prennent souvent le nom générique de « République »). Toute autre est la France idéale (la « France adorable ») pur objet d'amour indépendant de ses Idéaux et pure réactivation du narcissisme de la communauté : elle ne vaut pas tripette au-delà des stades de football, et elle s'avère éminemment dangereuse dès qu'elle est requise sous cette forme, par définition, dans la tautologie qui affecte structurellement le discours de n'importe quel épigone fasciste : glorifier la gloire comme gloire pour le peuple le meilleur puisqu'il est le mien, autour d'un chef aimé comme chef parce qu'il est chef, et qu'il sait distinguer, lui, la valeur des vraies valeurs, puisque seules les valeurs ont de la valeur.

Cette opposition entre *Collectivité idéale* (imaginaire : plus on y ressemble, plus on s'aime) et *Idéal de la collectivité* (symbolique : mieux on s'y conforme, mieux on s'estime) relève d'une logique commune à la vie sociale démocratique depuis l'invention conjointe de la Cité et de ses Idéaux par les Grecs, qui connaissaient et pensaient déjà la *philia* et l'action des démagogues.

On sait que l'accès brésilien à la Collectivité idéale imaginaire, c'est-à-dire au « Brésil adorable » et aux grandes étreintes narcissiques collectives, est beaucoup plus aisé au Brésil qu'en France. Il est d'ailleurs libre et gratuit pour tous pour la simple raison qu'il n'est suspendu à aucune espèce d'Idéal de la collectivité, au Brésil comme ailleurs en Amérique latine. Le « Brésil-pays d'avenir » relève de cette part strictement imaginaire de l'utopie américaine, et s'il est incontestable que celle-ci a drainé de puissants Idéaux symboliques, les Américains du Nord paraissent s'être accaparé le monopole de l'assujettissement à leurs exigences. À cet égard, l'amour du Brésil (qui n'a besoin d'aucune École pour être « inculqué ») est sensiblement moins menaçant (donc plus séduisant et accessible) que celui qui est parfois dévolu aux États-Unis ou à la France « adorables » par les Nord-Américains et les Français. Il ne relève pas de l'amour sacré de la patrie et trouve volontiers à s'exprimer sur les stades ; mais le fascisme de masse n'a pas pris sur lui : les tautologies fascistes ne surgissent qu'à la faillite des Idéaux de la Cité (dits naguère « ploutocratiques »), lesquels n'existent justement pas à leur place, symbolique, au Brésil : les Idéaux ne peuvent faillir là où ils ne sont jamais advenus. Et ils ne sont jamais advenus parce que la structure clientéliste de la vie économique, sociale et politique,

ne le permet pas, pour des raisons que j'ai évoquées par ailleurs. Telles sont les hypothèses que je me suis efforcé de suggérer ici<sup>1</sup>.

Armelle Enders avait raison de me pousser dans mes retranchements analytiques à propos de la définition du « Brésil adorable » ; j'ignore si les lignes qui précèdent sauront lui faire entendre de quoi je parle, ou essaie de parler. En revanche, je trouve franchement qu'elle exagère lorsqu'elle invoque les bustes municipaux de Marianne pour signifier l'existence d'une érotisation de la vie publique en France équivalente à celle qui prévaut au Brésil ou en Amérique latine. Le terme d'« érotisation » signifie strictement, sous ma plume, que l'amour est requis dans la mobilisation pacifique du travail ou des suffrages des dominés<sup>2</sup>. Cela (l'érotisation) ne peut se faire qu'en l'absence d'une loi symbolique garante du lien social et indépendante des grands et petits maîtres de clientèles ; cela ne peut se faire, si l'on veut, qu'en l'absence d'une loi indépendante de la population des grands et petits « Bernard Tapie » qui sévissent dans de nombreux domaines de la vie sociale latino-américaine : alors ces gens peuvent en venir à incarner la loi dans leur corps et devenir eux-mêmes par là objets d'amour (ces maîtres n'ont qu'à se planter devant leurs obligés en déclarant : « Je vous aime » pour, mécaniquement, s'en faire aimer). L'« érotisation » renvoie donc à l'amour dévolu à une figure paternelle du maître, elle n'a aucun rapport avec l'amour entre hommes et femmes, ni avec les allégories libertaires que nos républicains ont voulu faire incarner par « La Femme », fût-elle prénommée Marianne ou Brigitte B.<sup>3</sup>

Il est naturellement tentant de supposer que l'absence du tiers garant à la place symbolique et désincarnée qui lui est dévolue en principe par les lois de la Cité (et donc les lois écrites de la nation brésilienne, de sorte que cette nation ou Cité brésilienne n'en est peut-être pas une), n'est pas sans rapport avec l'absence d'idéaux collectifs à la même place. Point final ?

29 juin 1998

Christian GEFFRAY

1. Cette réflexion sur la représentation de soi des collectivités nationales met en œuvre des catégories forgées à partir de concepts hérités de la psychanalyse. Ces notions présentent à beaucoup d'égard encore, pour moi-même et pour l'usage que je prétends en faire, un caractère expérimental et donc risqué. La réaction d'A. E. (qui n'est tout de même pas assimilable à un « tollé », il ne faut rien exagérer) en témoigne peut-être. Je me suis expliqué plus longuement sur ce projet théorique dans *Le Nom du Maître, Contribution à l'anthropologie analytique* (Arcanes, Paris 1997).
2. Combien de fois devrai-je le crier haut et fort dans le « cornet acoustique » d'Armelle Enders pour qu'elle l'entende ?
3. Marianne ne figure pas la France ni l'État, mais la République, c'est-à-dire les Idéaux de la France qui sont précisément ce qui, dans l'État, demeure digne de l'amour de ses citoyens quoiqu'il arrive : la chose publique avec, au-delà, les idéaux universels réputés en commander l'ordonnance (Liberté, etc., Vichy étant soigneusement mis « entre parenthèse »). Cette chose, *res*, parce qu'elle est objet d'amour, est aussi la seule matrice de la légitimité des actions de l'État. Estimable, désuet ou ridicule, ce dispositif symbolique et imaginaire, historique et collectif, est à peu près incompréhensible sans une lourde explication de texte - chacun l'aura éprouvé peut-être à l'occasion - par un citoyen anglo-saxon, alors qu'il semble saisissable intuitivement assez aisément en Amérique latine. Les choses sont parfois étranges, mais « ça n'empêche pas d'exister » disait Freud.